

# Un centre culturel pour réapprendre aux jeunes à rêver

**La culture, socle pour l'espoir quand tout est noir.** Ceux qui en doutent encore ou qui rechignent à subventionner un secteur devraient pousser la porte du centre Les Étoiles de Sidi Moumen, dans une banlieue de Casablanca.

● **Sophie PONS (AFP)**

**R**éapprendre aux jeunes à rêver : c'est la raison d'être du centre culturel Les Étoiles de Sidi Moumen, une banlieue déshéritée de Casablanca ; un coin surtout connu à cause des attentats meurtriers perpétrés en 2003 par une bande de kamikazes issus du quartier.

« *Quand on dit aux jeunes que la violence n'est pas une voie d'expression, il faut leur trouver d'autres voies* », explique le cinéaste Nabil Ayouch qui a cofondé ce lieu avec l'artiste Mahi Binebine.

Son lien avec Sidi Moumen s'est noué à la suite des attentats perpétrés par 12 kamikazes et qui ont fait 33 morts en mai 2003. Il en a tiré un film à succès, *Les Chevaux de Dieu*, inspiré du roman de Mahi Binebine – *Les Étoiles de Sidi Moumen* – consacré à la radicalisation de la jeunesse du quartier.

« **En 2014, il n'y avait rien** »

Quand il est venu présenter son film à Sidi Moumen, Nabil Ayouch est reparti avec une conviction – « *même dans une zone de non-droit, il y a un droit à l'espoir* », et un projet : « *réapprendre aux jeunes à rêver* ».

Le rêve de Yacine, justement, c'est de « *devenir concertiste, de jouer avec un orchestre symphonique* ». Cet adolescent est venu apprendre le solfège et le piano dès l'ouverture du centre en 2014. « *La formation est bien meilleure qu'au conservatoire de Casablanca* », dit-il avec assurance, du haut de ses 14 ans.

Danse classique, solfège, musique, ateliers de hip-hop, leçons d'anglais et de français, etc. : plus de 300 jeunes fréquentent comme lui le bâtiment blanc situé près de la nouvelle ligne de tramway, en face d'une mosquée.

Les plannings respectent les horaires des prières, les familles du voisinage apprécient les séances gratuites de cinéma, le passage d'artistes étrangers amène un public de l'extérieur.

« *Si on fait un flash-back, en 2014 il n'y avait rien, pas de culture, pas de cinéma*, insiste Soumia Errahmani, l'assistante de la direction. *Ici, nous sommes au Centre les Étoiles de Sidi Moumen, cela veut dire qu'il y a aussi des étoiles et pas seulement des terroristes.* »

La jeune femme de 24 ans qui masque ses cheveux sous un foulard dit avoir appris ici que « *si tu veux, tu peux* ». Elle est venue pour un stage parce qu'elle

avait « *toujours rêvé de toucher une guitare et des percussions* ». Elle a monté un groupe de musique *Les Africa Vibes* et elle est restée. Elle s'occupe de gérer les dossiers d'inscription et de « *rassurer les parents* ».

« **Briser des murs invisibles** »

Au Maroc, dans les milieux populaires où dominent les valeurs traditionnelles, « *le rapport à l'art en général et à la danse en particulier, est très difficile* », dit-elle. Mais *Les Étoiles* changent la donne, peu à peu : « *Les parents viennent voir les spectacles, ils sont fiers de leurs enfants, les mères qui s'inquiétaient de voir leur fille danser viennent demander des conseils, certaines empruntent des livres.* »

Pour Nabil Ayouch, le principal enjeu c'est « *de briser les murs invisibles* », dans les esprits ou dans la géographie urbaine qui « *réserve la culture aux centres-ville* ».

Ce Franco-marocain a grandi en banlieue parisienne, « *au milieu des barres de Sarcelles* ». Il a vu ses premiers films au ciné-club de la Maison de la jeunesse et de la culture, et y a puisé un imaginaire très fort.

« *Je me suis rendu compte bien plus tard que si j'étais devenu réalisateur, c'est probablement parce que j'avais fait toutes ces rencontres* », raconte le cinéaste de 48 ans dont le dernier film *Much Loved* a été sélectionné à la Quinzaine des réalisateurs du Festival de Cannes et censuré au Maroc. ■

## D'autres centres prochainement ouverts

**A**près Casablanca, un autre centre culturel, *Les Étoiles de Beni Makada* a ouvert mi-novembre à Tanger (nord). Comme Sidi Moumen, Beni Makada est un quartier pauvre et surpeuplé, surtout réputé pour ses trafics, ses bagarres et ses descentes de police.

Comme à Casablanca, il s'agit de « *changer les regards sur le quartier* », de « *montrer qu'il y a*

*aussi de jeunes talents* », de « *faire venir des gens de l'extérieur* », a expliqué Annafs Azzakia Ben Sbih, le directeur, lors de l'inauguration.

Un autre centre doit également ouvrir à Fès l'an prochain, puis un autre à Marrakech, dans le même type de périphérie marginalisée. « *L'idée, c'est de créer un maillage, un réseau avec des programmes similaires et des program-*

*mations partagées, avec des enseignants passionnés, formés et rétribués qui viennent ouvrir des brèches et permettent aux jeunes de s'y engouffrer.* », souligne Nabil Ayouch, réalisateur et fondateur du 1<sup>er</sup> centre, dans une banlieue de Casablanca.

Le fonctionnement repose sur des dons privés et des partenariats avec les instituts culturels étrangers. ■